

## Seul

C'est en préparant le chalet pour la prochaine saison d'alpage que je m'en suis rendu compte une nouvelle fois. Non pas de mon âge, entré il y a peu dans ma huitantième année, mais de ma solitude en ces lieux, puisque désormais il n'y a plus personne pour accomplir ce genre de travail. En effet, mon père et mes oncles sont décédés, les tantes aussi, et de vivants un seul de mes cousins et cousines a décidé de poursuivre l'aventure.

Naïf, ou plutôt stupide, tu devrais déjà répondre à la question de qui, de toute cette armada dont on va parler, a accepté de racheter au fil du temps les parts de cette propriété ? De le savoir te permettrait de mieux comprendre ta solitude. En fait vous n'avez plus été un jour qu'une poignée dans cette indivision, et en plus tous retirés les uns après les autres. Ne reste donc de cette manière plus qu'une cousine, mais celle-ci dans l'impossibilité pratique de s'immiscer dans la gestion de cet alpage. Te voilà en conséquence seul. Marre seul auraient dit d'aucuns en des temps plus anciens. Certes, le pâturage n'est plus de ton ressort, puisque loué au voisin, celui-ci gérant désormais les deux montagnes. Reste néanmoins ce qui t'intéresse le plus, le chalet. Ce vieux chalet si chargé d'histoire. Ce vieux chalet où en tes jeunes années, petit garçon insignifiant que tu étais, tu assistais toi aussi à la montée.

On était une famille nombreuse, en ce temps-là, quatre oncles, trois tantes et une bonne quinzaine de cousins et cousines. Tous ne participaient pas forcément à la montée, néanmoins, considérant que souvent d'autres enfants du village se joignaient à nous, ce chiffre pouvait être plus ou moins respecté. Voilà les adultes, mes oncles, mon père, s'il avait eu le temps de se dégager de ses travaux d'écriture d'en bas, ma mère et mes tantes pour préparer le repas de cette imposante montée, rendues au chalet avec un véhicule avant le grand branle-bas du troupeau pour préparer le dîner.

Il fallait déjà quitter le village avec celui-ci. Ca grouillait de bêtes, et ca grouillait de monde et il y avait toutes ces vaches et toutes ces cloches ou toupins. Et c'était sans doute à l'époque, l'une des plus belle montée du village, bien que nous ne puissions pas rivaliser quand même avec ces grands troupeaux des consortiums agricoles magnifiquement ensounaillés que l'on admirait traversant fièrement le village pour s'en aller plus loin encore dans les montagnes où existent des alpages d'une surface considérable.

Je revois le départ, le troupeau formé des bêtes réunies des trois oncles et celles de mon père. Attendant chacun, on parquait ce bétail devant chez la grand-mère, sur la place qu'il y a là, ouverte entre la maison des aïeux et la forge et le devant de chez le Loyon. Et puis le départ était donné. L'oncle Alfred se mettait d'office devant dans ses bleus de travail pour mener avec une fierté légitime cette vague mouvante de bovins surexcités. Ca bousait ferme sur la route. On avait vite traversé le haut du village. Tiens, voilà l'oncle Baptiste et la tante Philomène qui sont là à nous regarder passer sur le devant de leur

maison. On a aussi vu le vieux Paul Chapuisat de la Carrée assister au spectacle depuis son domicile. Voilà le Gribouille à peine plus loin. On sortait du village après la Chaumière. Il n'y avait désormais plus aucune maison. On arpentait ce que l'on appelle le Cheminet. On allait sonnailles en fête, un ou deux sapins mis sur les têtes des plus belles vaches. On montait, on voyait le Mont-Rond et son lac. C'était beau. On faisait les virages, on quittait la grand'route au niveau du Refuge pour emprunter le chemin du Pré-Rond que l'on dépassait tandis que le chien de la maison, si peu commode, nous aboyait contre, prêt à nous biocher. On n'était certes pas enchanté de cette façon de nous accueillir, mais on était vite passé plus haut pour affronter les Côtes Brûlées, qui sont la partie la plus raide de notre expédition. Plus loin, après un dernier virage, on découvrait le couvert du Petit Puits et l'on pénétrait vraiment dans le monde des alpages étant arrivé sur cette partie de montagne qui appartenait aussi autrefois à la famille. Les quatre frères s'étaient séparés, deux avaient pris une part et les autres avaient été dédommagés en argent. Notre grand-père, au final, avait choisi la plus lointaine, celle qu'il aimait le mieux, La Lande-Dessus

Voilà donc désormais l'alpage, les pâturages, les bosquets, le plat de la Lande-Dessous que l'on franchissait avec une belle allure retrouvée après que le troupeau ait un peu calé sur cette montée si raide. On s'enfilait bientôt dans ce que l'on appelait le Goulet, et qui n'est autre qu'une forêt traversée par un chemin légèrement en descente. Voici la Place a Charbon, et puis l'entrée de La Lande-Dessus. Désormais on arrivait vite à la grande clairière et là-bas, sur sa petite colline – on l'a déjà dit dix fois si ce n'est plus – se tenait le chalet, le vieux chalet, puisqu'il fut construit pas loin de deux siècles auparavant, sans avoir trop changé.

Alors le troupeau se répartissait dans le pâturage, et les accompagnants se rapprochaient du chalet, les adultes pour un premier verre de blanc, les enfants pour partir déjà à la découverte, non seulement de l'intérieur de la rustique bâtisse, mais aussi des environs. Avec des forêts, des dépressions, des chemins qui s'en vont sous les arbres et qu'emprunteront bientôt les bêtes, avides de tout l'espace et non seulement d'une simple clairière. Voici des pierriers sur lesquels on découvre du muguet que l'on ramène au chalet pour le mettre dans un verre avec de l'eau.

Mais bientôt le repas était prêt, et ces dames, telle était l'expression employée invariablement par le benjamin des quatre frères pour tenir discours avant et après la cérémonie du repas, avaient préparé l'invariable rôti de la montée qu'accompagnait des nouilles et de la salade verte. On versait. Du gros rouge solide, souvent du vin du Jura, qui ne rebutait aucun de ces gens de la campagne et de la montagne fraternisant en ce repas de la montée qui devenait vite bruyant de toutes les conversations. Tandis que nous autres les enfants, les petits, les sans grade, ceux dont ces adultes ne s'occupaient d'aucune manière, ils avaient été juste bons pour accompagner le troupeau, mangeaient à la table que l'on avait bien voulu leur mettre à disposition sur le devant du chalet. Ils y étaient mieux, à

la lumière, tandis que les autres restaient dans la pénombre de la cuisine de laquelle s'échappaient toutes ces conversations qui ont pour thème : l'élevage et l'agriculture.

Y en avait du monde, en ce temps-là. Y a plus personne aujourd'hui, et même à l'heure d'une montée qui ne se fait plus, celle-ci ayant lieu désormais dans l'alpage voisin devenu en quelque sorte le point principal de ces deux montagnes à nouveau réunies. Oui, plus personne, que moi. Je suis seul. Et même pas déçu, et même pas nostalgique. Je fais mon boulot, tranquille. Je tends des barbelés qui protégeront le chalet. Je remets des perches en place qui ont la même fonction. Je remplis d'eau le réservoir du galetas, bref, j'accomplis ce qui se révèle nécessaire pour que tout aille bien pendant la saison où cet espace ne sera plus que de loisir et non plus de nécessité vitale.

Nous étions si nombreux nous les enfants, nous étions si peu importants. Tandis que la montagne leur appartenait en toute sa plénitude, à ce grand-père et à ses quatre fils, et non pas à nous qui pourtant en hériterions un jour ou en rachèterions des parts. En conséquence de cette propriété adulte, nous autres petits bouèbes, nous ne comptons pas. Mais voilà le problème, Messieurs les propriétaires. Vous qui étiez si importants en cette heure déjà lointaine, vous n'êtes pas allés au cimetière en emportant avec vous votre part de montagne. Vous l'avez laissée en place. Le chalet est resté là où ils l'avaient construit il y a deux cents ans. Et il a bien fallu un jour que quelqu'un s'occupe de ce bâtiment que par force vous aviez délaissé. Ce fut le soussigné. Ce fut moi. Ce fut cet être solitaire qui auparavant avait du lutter comme un beau diable afin de lui redonner de l'allure tandis que vous autres le gardiez tel qu'il était, dégradé, devenu d'une vétusté un peu pitoyable au fil du temps.

J'ai assis mes bientôt quatre fois vingt ans sur le banc qu'il y a désormais entre les portes de l'écurie. J'ai regardé le Mont-Tremblon que l'on voit presque en entier, avec ces sapins que l'on abat sans cesse, la forêt se transformant pour ne plus laisser que les feuillus de beaucoup moins hauts que les résineux. Je suis bien. Entre deux travaux. Je contemple la clairière. Je vois qu'il me faudra refaire là-bas le balancier de la Goutelette, qui n'est autre qu'un puits en bordure du pâturage. Je suis sans ambition autre que de maintenir en ordre les abords de ce chalet. Et aménager l'intérieur afin de lui redonner sa physionomie d'antan, quand l'on y fabriquait. Ce fut jusqu'en 1957-1958. Après on centrifugerait le lait que désormais l'on trayait à la machine. La crème serait prise en charge par le Comice qui s'occuperait de la suite de son acheminement. La vie changeait, le traditionnel se faisait la malle. Ne régna plus là-haut que deux frères avec toutes les difficultés que cela implique. Alors je ne m'en mêlais pas encore. Peut-être n'étais-je pas devenu assez vieux !

C'est beau, par ici, dirait un touriste de passage. Je l'aurais vu s'approcher sur le chemin, tout en espérant qu'il n'éviterait pas le chalet mais au contraire s'en approcherait pour engager une conservation. J'aurais répondu, c'est beau, oui, parce qu'aujourd'hui c'est formidable, que les feuilles des arbres viennent de

s'ouvrir et que tout est vert. Ce le sera moins en fin de saison quand il n'y aura plus qu'une herbe toute maigrichonne et toute jaune et qu'une pluie froide vite tournée en neige se sera installée pour ne plus nous offrir qu'une seule idée désormais, redescendre au village pour retrouver le sec et le chaud. Et en même temps oublier pour cinq ou six mois sa montagne qui se reposerait. Qui nous oublierait durant cette longue période où l'on ne reviendrait ici que de manière épisodique. Un chalet, dans le fond, ne peut se souvenir de nous. Et d'ailleurs, on le devine, il n'a jamais eu besoin de notre présence pour exister vraiment.